

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LEGALES et JUDICIAIRES

ALFRED REBOUX
Propriétaire-Gérant

ABONNEMENTS :

Roubaix-Tourcoing : Trois mois . . . 12.50
Six mois . . . 26.50
Un an . . . 50.50

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois . . . 15 fr.
La France et l'Étranger, les frais de poste en sus.

Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue, jusqu'à réception d'avis contraire.

ALFRED REBOUX
Propriétaire-Gérant

INSERTIONS :

Annonces : la ligne . . . 20 c.
Réclames : . . . 30 c.
Faits divers : . . . 50 c.
On peut traiter à forfait pour les abonnements d'annonces.

Les abonnements et les annonces sont reçues à Roubaix, au bureau du journal, à Lille, chez M. QUARRÉ, Libraire, Grande-Place, à Paris, chez MM. HAVAS, LAFFITTE et C^o, 24, rue Notre-Dame-des-Victoires, (Place de la Bourse); à Bruxelles, à l'Office de Publicité.

SOMME DE PARIS	
9 JUI	
Service gouvernemental	
3 0/0	68 35
4 1/2	97 00
Emprunts (5 0/0)	104 95
10 JUI	
2 0/0	68 50
4 1/2	97 20
Emprunts (5 0/0)	105 20
Sociétés et Particuliers du Journal de Roubaix	
Actifs	
Banque de France	3650 00
Société gén.	520 00
Credit foncier de France	663 00
Chemins autrichiens	360 00
Lyon	970 00
Est	588 00
Ouest	642 00
Nord	1267 00
Midi	760 00
Suez	696 00
6 0/0 Péruvien	18 3/8
Passifs	
Banque ottomane (ancienne)	360 00
Banque ottomane (nouvelle)	000 00
Londres court	25 26 1/2
Credit Mobilier	146 00
Turc	13 75
Taxe nouveau	00 00
Bourse fermée.	

DEPECHE COMMERCIALES

(Service particulier du Journal de Roubaix)
New-York, 10 juin.
Change sur Londres 4.87 0/0; change sur Paris, 5.15 0/0
Valeur de l'or, 112 3/4
Café good fair, (la livre) 16 7/8
Café good Cargoes, (la livre) 17 3/8
Marché inanimé.

Dépêches affichées à la Bourse de Roubaix.
Liverpool, 9 juin.
Cotons : Ventes 10,000 b. Marché soutenu, Fernambourg 114; stock 10.49.

Havre, 9 juin.
Cotons : Ventes, 1,800 b. Marché ferme.

New-York, 9 juin.
Cotons 11 3/4.
Recettes 9,000 b.

Dépêches de MM. Schlagdenhauffen et C^o - représentants de Roubaix par M. Balthazar Dreyfus.
Havre, 10 juin.
Cotons : Ventes 700 balles. Bonne demande, prix très-raides, tendance hausse.

Liverpool, 10 juin.
Cotons : Ventes 10,000 balles. Marché tendu, livrable haussant.

New-York, 10 juin.
Cotons : 12.
Recettes de la semaine 11,000 b.

ROUBAIX 10 JUI 1876.

Bulletin du jour

C'est lundi probablement, que le Sénat abordera la loi Waddington. A la Chambre, le débat s'est traîné jusqu'au bout sans aucun éclat; le discours de M. de Mun a eu seul la vertu de jeter quelque lumière sur les intentions des auteurs du projet de loi; l'amendement de M. Arsène Picard est apparu comme la manifestation timide d'un esprit honnête et conciliant; l'amendement de M. Boyer a été la revendication du droit contre les brutalités du nombre et de

la cabale. Mais le reste n'a été qu'une accumulation de ténèbres, qu'un entassement de sophismes, que maladroites cyniques ou accusations violentes de participation.

Au milieu de ce débordement de paroles, nous avons eu le déboire de constater qu'on n'avait même pas effleuré le seul point qui fut réellement mis en question. Au fond, il s'agissait d'asservir les universités libres, et surtout les universités catholiques, à l'université d'Etat. Pour atteindre ce but qui était le seul qu'on se proposât, l'abolition des Jurys mixtes était un moyen, ce n'était pas le but lui-même. On eut pu forcer le parti révolutionnaire à dévoiler ses sentiments, si l'on eut porté la discussion sur le point capital de la controverse, — à savoir, sur la question de la fixation des programmes. — En somme, et dans la pratique, la qualité, l'origine des examinateurs importent bien moins que la nature et l'esprit des programmes.

L'examinateur est un esprit, le programme est une lettre; l'examinateur est vivant, le programme est mort; l'un se laissera toujours aller aux penchants naturels des âmes cultivées qui sont la bienveillance et même le scepticisme, l'autre restera comme un monument de tyrannie intellectuelle et morale, comme un niveau inflexible sous lequel les têtes les plus attières et les plus nobles seront contraintes de se courber.

Si donc, un orateur catholique aussi vigoureux, aussi calme que M. de Mun eut porté la controverse sur son véritable terrain, en abordant par voie d'amendement, cette grosse question de la fixation des programmes, il est probable que même devant cette Chambre, le sort du projet de loi eut été compromis.

On eut pu dire au gouvernement. Soit! vous tenez au monopole de la collation des grades, nous pouvons à la rigueur vous l'abandonner, mais comme garantie compensatrice abandonnez le monopole de la fixation des programmes et permettez aux professeurs des Universités libres d'avoir voix au chapitre lorsqu'il s'agira de déterminer si un candidat au grade de docteur en droit, est tenu de traiter le mariage civil comme font les rédacteurs du *Siecle*.

Il nous semble impossible que ce raisonnement fondé sur la stricte équité n'eut pas séduit un grand nombre de députés, qui n'ont voté le projet de loi qu'à regret.

Nous espérons que lorsque le Sénat aura à adopter ou à repousser le vote de la Chambre des députés, cette façon d'envisager le projet de M. Waddington n'échappera pas à la sagacité des orateurs catholiques qu'il compte parmi ses membres.

Les Affaires d'Orient

Les courants de nouvelles et d'opinions, en ce qui concerne les affaires d'Orient, sont toujours divers et contrastés. On continue à envisager les difficultés d'un œil différent, à Londres et à Saint-Petersbourg, peut-être aussi à Berlin et à Vienne. — A Londres, on continue à considérer les choses sous un

très-mauvais jour. Le *Times* surtout multiplie les nouvelles les plus alarmantes. La feuille de la *Cité* reproduit notamment une dépêche de Berlin, en date du 8, qui contient ces informations belliqueuses :

« Le gouvernement autrichien a résolu de ne plus faire d'opposition à la politique russe en Orient. Les insurgés refusent l'armistice. Le prince de Montenegro a pris ouvertement le commandement des insurgés; il a concentré ses forces près de Podgorizza, et a envoyé des instructions écrites aux chefs des insurgés. Le général Tchernaïeff, commandant en chef de l'armée serbe, est arrivé avec son état-major au camp formé sur la frontière de Serbie et de Bosnie. »

« Comme pour faire concurrence au *Times*, on a télégraphié de Londres à Vienne, tout un programme de partage de la Turquie attribué audacieusement au général Ignatieff. Ce programme proposerait l'érection en royaume de la Bulgarie avec un prince suisse; de l'Albanie avec un prince autrichien; de la Serbie avec le prince de Montenegro; on instituerait en outre le royaume de Roumanie et le royaume de Grèce, en y ajoutant la partie méridionale de la Thessalie et des îles turques de l'Archipel. Quant à Constantinople avec le Bosphore et les Dardanelles, ils passeraient au pouvoir de la Russie. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que ce projet est dénué de tout fondement. Aussi, les reproductions nous que pour imiter jusqu'au va la fièvre des esprits au-delà de la Manche. »

Si nous passons aux on-dit propagés à Berlin, nous voyons dans les colonnes de la *Gazette Nationale*, que le prince de Bismarck n'a été appelé à Berlin, que parce que l'empereur Guillaume désirait entendre directement le rapport du chancelier de l'Empire touchant la dernière phase de la question turque. Les efforts de la diplomatie allemande continueraient avant tout, à être dirigés dans le sens du maintien de la paix, et ces efforts seraient, après comme avant, couronnés de succès. « Toutefois on ajoute que les bruits d'après lesquels une conférence aurait lieu entre les chanceliers des trois empires d'Allemagne, d'Autriche et de Russie, « ont absolument besoin d'être confirmés. »

Pour compléter cet exposé des événements et des rumeurs de la journée, nous ne devons pas omettre ce fait curieux qui nous est révélé par une dernière dépêche de Constantinople : « Un ordre du Cheik-ul-Islam interdit aux soldats de porter des armes et de former des attroupements sur la voie publique. » Singulier effet des revirements des révolutions. On est déjà tout près de transformer en perturbateurs les héros d'hier.

On mande de Raguse, le 8 juin, que 600 turcs sont sortis de Trébigne et se sont dirigés vers Zagovaz pour relever les cadavres laissés sur le champ de bataille lors de la dernière rencontre. Un nouvel engagement s'en est suivi. Le combat dure encore en ce moment.

L'agence *Havas* publie l'importante note suivante qui paraît émaner de source gouvernementale :

Malgré les appréciations pessimistes, et les nouvelles alarmantes que la presse étrangère nous apporte, il y a aujourd'hui, dans les sphères politiques, un sentiment très-margué de détente au sujet des affaires d'Orient. Les efforts qui, ces derniers temps, avaient été si activement tentés par les puissances médianes en faveur de la pacification, paraissent avoir eu leur effet. Il est permis d'espérer, au-

jourd'hui plus que jamais, que la paix européenne ne sera pas troublée. On sait que les puissances qui avaient adhéré au mémorandum ont veillé de la veille de la remettre au Sultan. A la suite de l'avènement de Mourad V, la Russie aurait peut-être désiré remettre le mémorandum au nouveau Sultan. Mais l'attitude de l'Angleterre et celle des autres puissances disposées à attendre que la Porte prit elle-même l'initiative des réformes et, dans tous les cas, à mettre toutes ces circonstances à profit pour obtenir une solution pacifique, l'engagèrent à poursuivre le but d'une entente commune. Les puissances profitèrent du temps arrêté dans les négociations auprès de la Porte, que l'avènement de Mourad V donna à leur conseil plus activement la pacification et l'entente de toutes les puissances. Le gouvernement français s'employa particulièrement à cette œuvre de paix; il y fut encouragé et secondé.

« Non-seulement, il négocia au sujet du mémorandum auprès des puissances intéressées, mais il fit agir officieusement auprès du nouveau Sultan, l'engageant à prendre immédiatement des mesures qui faciliteraient l'accord. D'autre part, il se joignit au cabinet de Vienne qui l'en avait sollicité pour faire entendre au gouvernement serbe les conseils de modération que la Russie avait pris l'initiative de lui donner. La proclamation d'un armistice par le Sultan a donné une première satisfaction et témoigne de son désir de paix et de sa bonne volonté. Le hatt imperial qui a été lu à la Sublime-Porte contient la promesse de réformes sérieuses, et l'on ne doute pas que la diplomatie européenne ne s'emploie si elle est sollicitée auprès des insurgés pour leur faire accepter les réformes promises, et discuter avec eux s'il y a lieu, les garanties qui peuvent être jugées nécessaires. Les avis reçus de Pétersbourg indiquent qu'il y a chez les hommes d'état qui dirigent les affaires européennes, un désir de paix. »

« Quoiqu'il en soit, le gouvernement russe ne paraît pas, à l'heure actuelle, insister sur la remise du mémorandum tel qu'il avait été arrêté dans les conférences de Berlin. C'est là, un point qui doit donner quelque confiance. Les avis reçus de Serbie, contrairement aux nouvelles alarmantes qui circulent, permettent d'autre part, de croire que le gouvernement serbe a entendu les conseils de modération qui lui ont été donnés par la Russie, l'Autriche et la France. Dans tous les cas, les révolutions même belliqueuses de la part des Etats voisins de la Turquie n'auraient pas l'importance que l'on pourrait redouter si elles s'appuyaient sur l'encouragement d'une des grandes puissances du continent. La diplomatie a maintenant à s'entendre sur un projet commun destiné à concilier les différents intérêts. »

L'ambassadeur de France à Berlin est depuis plusieurs jours à Ems où il a eu plusieurs conférences avec l'Empereur de Russie et le prince Gortschakoff, l'ambassadeur d'Italie à Berlin également à Ems, paraît s'être employé à l'œuvre de paix, pour servir la diplomatie française, et a été permis de penser que l'Empereur d'Allemagne dont le gouvernement est resté constamment en dehors des négociations que la France poursuivies soit à Londres, soit à Ems, a voulu peut-être en différenciant son voyage à Ems, laisser toute liberté aux diplomates français et italiens dans leurs recherches en faveur de la paix, de la pacification du concert commun.

Des négociations se poursuivent dans ce but. Il n'est pas probable que le mémorandum du prince Gortschakoff sera tel qu'il a été conçu et remis à la Porte.

« Dans tous les cas, les puissances ne pourraient remettre une note à la Porte qu'après avoir reconnu le nouveau Sultan. Elles ne pourront le reconnaître que lorsque le Sultan aura officiellement notifié son avènement aux différents chefs d'Etat, ce qui n'a pas encore été fait. »

La Porte l'a seulement notifié aux ambassadeurs accrédités auprès d'elle. La Grèce seule a reconnu le nouveau gouvernement turc; les Etats vassaux n'ont pas d'acte de reconnaissance officielle à faire.

On pense que les puissances garantes du traité de Paris reconnaîtront simultanément le nouveau Sultan, lorsque le moment sera venu.

COURRIER PARISIEN

Paris, 8 juin 1876.
L'Europe a appris, il y a trois jours, que le sultan déchu s'est poignardé... à coups de ciseaux. Ce suicide était trop prévu pour étonner beaucoup. On l'at-

tendait comme le dénouement du drame, et quelques amateurs féroces trouvaient même, au simple point de vue de l'art, qu'il se faisait attendre plus que ne le permettait la tradition du genre.

« Qu'en pense Votre Excellence? demandait-on à un diplomate étranger, dans la soirée de M. le duc Decazes, où venait d'arriver la nouvelle. »

« Mon Dieu, fit-il avec flegme, en prenant des temps, je pense qu'il n'a pas à se plaindre: il a vécu plus longtemps qu'aucun de ses prédécesseurs dans une circonstance analogue. »

« Le suicide du sultan, disait un autre personnage, qui n'est point diplomate, est un hommage que la barbarie ottomane rend à la civilisation européenne. »

« Un vieux Turc, à qui je rapportais ce propos, — car je connais un vieux Turc et je n'en suis pas plus fier pour cela, — a souri finement et m'a répondu :

« Ne trouvez-vous pas que vos hommes d'Etat et vos journaux parlent un peu imprudemment de la civilisation européenne à propos de ce pauvre sultan? Pourquoi n'aurait-on pas nos petites révolutions comme vous avez les vôtres? Vous voulez en garder le privilège; ça n'est pas juste, et c'est d'ailleurs une inconséquence, puisque vous considérez vos révolutions comme un instrument de progrès! Pourquoi ne prouverions-nous pas que, nous aussi, nous savons renverser les tyrans? Et maintenant, comparons, si vous voulez... »

« Oh! ce n'est pas la même chose, Dieu merci! »

« Non, je sais bien: vous avez fait attendre Louis XVI plus longtemps. Mais je vous prie de remarquer: 1° que Louis XVI n'était pas le sultan Abdul-Aziz; 2° que le Temple ne valait point le kiosque de la pointe du sérail; 3° que nous n'avons suicidé aucune des 1,200 femmes ni aucun de ses cinq enfants, 4° qu'on n'a ni guillotiné, ni pendu aux lanternes, ni étranglé, ni empalé aucun de ses partisans, pas même un eunuque. Et cependant, votre révolution est la grande révolution, la glorieuse révolution, et la nôtre est une révolution de barbares! »

« Vous ne pouvez comprendre ces choses-là, si je ne vous racontais les épreuves. »

« Eh bien! passons à une autre; prenons votre dernière, voulez-vous? celle qui a commencé par les deux généraux de la rue des Rosiers, pour finir par les otages et par le pétrole. »

« Mais c'est au peuple de Paris, au peuple souverain, que cet Osmanli s'en prend! m'écriai-je en éclatant d'indignation. Grand peuple, noble peuple, peuple immaculé, écoute et regarde?... L'ombre accuse la lumière, ce fez regimbe contre l'auréole, cette torche insulte au flambeau!... Allez, vieux Turc vous êtes, et vieux Turc vous resterez. Dites-moi plutôt la raison vraie de votre révolution, vous qui connaissez le pays. »

« Oh! fêta le vieux Turc en levant les bras au ciel, elle est bien simple, et il n'y a pas besoin d'aller la chercher si loin qu'on l'a fait. Tout cela est une affaire de tailleur. »

« De tailleurs? »
« Parfaitement. Comment voulez-vous un sultan conserve son prestige en mettant une redingote? On pouvait être khalfie, padischah, commandeur des croyants, quand on était vêtu de pourpre, qu'on portait un turban coulé de perles et des diamants pour boutons. Pensez-vous, qu'on ait jamais demandé

compte au magnifique Huroun-al-Rachid et à tous les sultans des *Mille et Une Nuits* de ce qu'ils dépensaient pour leur ménagerie et pour leurs femmes? Mais un sultan qui a l'air de se vêtir à la Belle-Jardinière n'inspire aucun respect, même au moindre de ses cavaliers. Lorsqu'on s'habille en épicière, on s'expose à être renversé par des comptes d'épicerie, pour quatre cent mille francs de sucre en poudre et autres misères pareilles. »

« Vous avez raison, si-je, frappé de ce point de vue. Mais Sa Hautesse Mourad V, — qu'Allah le protège! — va-t-elle faire son profit de cette observation, et peut-on espérer, au moins, de lui voir porter un soleil dans le dos. »

« Soyez tranquille, dit le vieux Turc: je viens de faire parvenir un mémoire au Cheik-ul-Islam à ce sujet. »

« Au sortir de ma conversation avec ce fils de Mahomet, j'ouvre un journal et je lis : « M. le ministre de l'intérieur prépare un nouveau mouvement préfectoral, qui paraîtra prochainement à l'Officiel. On annonce qu'il contiendra, cette fois, outre des mutations nombreuses, beaucoup de révocations. »

Décidément, — c'est une idée qui me vient, — M. de Marcère vise à remplacer l'illustre Cellarius, dont la France pleure la perte récente, et à devenir le maître de danse du corps préfectoral. Jamais on ne vit un tel chassé-croisé d'administrateurs. Jamais hauts fonctionnaires n'avaient été à pareille danse. Jamais on ne les avait fait ainsi aller, venir et s'asseoir. Et quel orchestre! depuis la grosse caisse du *Rappel* jusqu'au triangle des *Trois de l'Homme*!

Le *Quadrille des préfets* va remplacer sur le piano le quadrille des lanciers. Avec musique de Métra, ce sera charmant. On le dansera l'hiver prochain dans tous les salons. J'espère que Métra aura l'attention délicate de dédier le morceau à Leurs Excellences MM. Ricard et de Marcère, ministres de l'intérieur.

Allons, messieurs, en place pour la pastourelle! La main à la République!

Elle est insatiable, cette République. Elle laisserait vingt cavaliers; elle mettrait deux douzaines de valeureux sur les dents. En vain ceux qu'elle fait virer et tourbillonner lui demandent grâce, elle n'écoute rien.

Bref, les malheureux préfets, sous-préfets et conseillers de préfectures ne savent plus sur quel pied danser. Il y en a qui se lassent de ce violent exercice, et qui disent à leur maître de ballet : « Pardon, Excellence, mais l'amour de la chorégraphie vous emporte. Cela vous amuse peut-être; quant à moi, cela me fatigue. J'ai le malheur de ne pas aimer la contredanse. Je m'embrouille dans tous ces pas et toutes ces figures, dans ces sauts et ces cabrioles. Avec votre permission nous en resterons là. »

Et ils vont chercher leur chapeau et leur paletot dans l'antichambre, et ils quittent avec soulagement l'institution chorégraphique du Cellarius préfectoral. Ah! comme je les comprends et comme je les imiterais, moi, qui n'ai jamais pu souffrir la danse! J'en ai rencontré un, avant-hier, fumant avec béatitude un havane sur le boulevard.

« Que faites-vous maintenant? lui ai-je demandé. »

« Il m'a répondu lentement cette grande parole : — Je savoure la volupté de n'être plus

Feuilleton du Journal de Roubaix du 11 Juin 1876.

Chevaliers de l'écritoire

XIV. — DEUX SYSTEMES COMMUNES POUR DEVENIR LITTÉRATEUR (suite).

« De temps en temps les tribunaux correctionnels mettent au jour les tricheries et les escroqueries des médiums, mais les adeptes sont pour la plupart assez insensés pour garder leur erreur... Ces esprits peuplent à la fois les maisons de santé et la 7^e chambre, et cependant cette épidémie aussi malsaine que dangereuse et coupable continue à faire des adeptes et des dupes. »

« Je suis bien fâché d'avoir commencé mon cours, dit Cajol en riant; je trompe la confiance de mes disciples, je leur apprend à composer des romans frelatés du XIX^e siècle, et il serait si simple de leur dire :

« Vous aimez l'histoire? évoquez l'auteur du *Discours sur l'histoire universelle*... Vos tendances vous emportent vers les œuvres d'imagination? Walter Scott vous dictera une œuvre de la valeur du *Monastère* et ainsi de suite... Quelle leçon je reçois! quelle école j'ai faite! Nébulos, vous connaissiez hier ce qui se pratique dans cette maison? — Sans doute. »

— Alors, vous êtes un ami perfide. — Messieurs, demanda le bohème, regrettez-vous le temps que vous venez de passer ici? — Mille remerciements, au contraire, dit Gabriel, j'ai trouvé le sujet d'une nouvelle étudié. — Ces faits seraient extrêmement curieux à mettre sur la scène, dit Crotale. — O Racine! s'écria Cajol. — Venez chez moi, dit Nébulos, j'ai de l'opium et nos amis nous attendent. — Bonsoir, Messieurs, dit Gabriel; avant de m'endormir, je lirai quelques pages des *Confessions* de saint Augustin, pour faire amende honorable d'avoir entendu prononcer son nom dans cette assemblée.

XV. LA TOILE D'ARAIGNÉE.

Depuis le jour où Gabriel avait été reçu par Albine et Xavier, et où la jeune femme remit à son dévouement une existence menacée, le calme le plus grand descendit dans ces deux âmes si naturellement douces et sereines. Xavier n'avait aucun secret; à toute heure, elle épanchait ses confidences dans le cœur de sa tante, et les naïves espérances de la jeune fille amenaient un mélancolique sourire sur les lèvres de la femme du banquier. Si grande était leur confiance dans les promesses de Gabriel, que le souvenir

des insinuations de Rumieard s'éloignait d'une façon complète. Elles avaient mal compris, ou plutôt, Lucien tentait sur elles une épreuve. Les lettres de M. de Mériadec devenaient de plus en plus rassurantes. Arrivé d'abord à New-York, il se demanda ce qu'il y ferait? L'enseignement s'y rétribuait cher. En outre, New-York se trouve embrasé, comme l'ancienne Rome, de gens qui gardent quelque chose sur la conscience, tout au moins commercialement parlant. Il en résulte que la plupart étant des hommes qui n'ont eu que des professions libérales, on les voit se jeter dans le professorat, et la concurrence amène nécessairement une dépréciation.

M. de Mériadec résolut de descendre vers une partie de l'Amérique moins connue, moins exploitée, et par cela même plus avantageuse sous tous les rapports pour un Européen qui doit tirer de son intelligence non-seulement le moyen de vivre, mais encore celui de s'enrichir. Ce fut dans la Nouvelle-Grenade qu'il se rendit. Les guerres qui ont ensanglanté ce territoire, il y a dix années, se calmaient peu à peu. Le sang avait éteint les incendies. Le commerce reprenait avec les Indiens. Médelin, capitale de la province de ce nom, renferme deux maisons d'éducation connues, nombreuses, et dont les

élèves appartiennent aux plus riches familles. Au bout de trois mois de séjour à Médelin, M. de Mériadec, grâce à sa connaissance de la langue espagnole, gagnait, comme professeur, vingt mille francs par an.

Il ouvrit, en outre, un cours spécial chez lui. Puis, avec le reste des huit mille fr. qu'il avait emportés de France, il tenta de petites spéculations qui réussirent à merveille.

Traquille sur le sort de sa fille, et sachant qu'Albine remplaçait pour elle la mère qu'elle avait perdue, il se livra tout entier à une tâche ardue pour un homme de son caractère, mais ennoblée par le but qu'il se proposait.

Il voulait rentrer riche en France! Il lui fallait une dot pour Xavier. Quant à sa situation, il y songeait à peine. Le présent n'était pour lui que la réalisation progressive de son ambition. Jamais Juif du moyen âge ou banquier de Francfort ne fit valoir ses fonds, ne surveilla ses affaires, ne trouva le moyen de faire rapporter autant à un capital.

Il acheta une portion de forêt, la fit enclore de palissades et y éleva des buffles. Au bout d'une année, il détailla les arbres bons à abattre, revendit le détail qui s'était multiplié en liberté, céda son terrain et en réalisa quarante mille francs de bénéfice.

Il ne faut pas croire, du reste, qu'à la Nouvelle-Grenade l'argent ne possède

que la valeur de revenu qui lui est attribuée en France. Ici l'intérêt légal est de 5 p. 0/0; le commerce le fait monter à 6 p. 0/0 en raison des éventualités, la banque arrive, grâce à ses moyens d'action et aux risques aventureux qu'elle court, à centupler quelquefois les intérêts des sommes qu'elle joue.

A la Nouvelle-Grenade, pays encore primitif, où le système des échanges subsiste encore, où les affaires se mènent avec une étrange rapidité, dans cette contrée où la terre couvre des filons d'or, où les montagnes renferment des gemmes merveilleuses, où tout se change en monnaie et devient fortune entre les mains industrieuses, il est extrêmement facile de doubler un capital en deux années.

Et notez qu'il ne faut pas pour cela recourir à aucune fraude, à aucun moyen honteux. L'argent a plus de valeur commerciale que chez nous. L'emploi que l'on en fait est plus rapide, plus fructueux par cela même.

Mériadec, dans la privation de vivre avec sa femme et Xavier, se fut laissé aller à une admiration passionnée pour ces pays merveilleux qui possèdent les charmes vierges et mystérieux du nouveau monde.

Il se lia avec un moine d'origine française, le Père Eugénio; souvent, le soir, il se promenait dans le vaste jardin du couvent avec ce saint homme, adoré des Indiens, vénéré des Espagnols. Le dimanche, Mériadec sellait son

cheval et s'en allait vers la montagne, suivi d'un garçon de quinze ans, d'origine indienne, beau comme une statue antique, et dont le visage, à peine teint d'ambre, avait une extrême délicatesse de lignes. Il avait reçu une éducation et un nom européens. Le Père Eugénio le donna à Mériadec en répondant de sa fidélité et de son dévouement.

Arrivé au pied de la montagne, Mériadec confiait les chevaux à quelque cultivateur, puis il s'aventurait dans la montagne, cherchant des fleurs pour son herbier et des minéraux pour sa collection. Il lui arriva plus d'une fois de trouver bien haut ou dans des anfractuosités de rocher, soit de merveilleux cristaux natifs, soit des gemmes plus rares. Alors il revenait heureux, songeant à la joie avec laquelle il ferait plus tard monter des bijoux pour Xavier.

Tous les quinze jours il écrivait une longue lettre renfermant mille détails sur sa situation, sur ses affaires.

Il racontait à Xavier sa vie intime, ses courses, lui parlait de ses amis, faisait des descriptions charmantes du pays qu'il habitait, le lui montrait à travers le charme d'une causerie écrite, vive comme une lumineuse aquarelle de Delacroix, spirituelle comme un conte de Nodier.

A sa belle-gœur il parlait de ses spéculations. Il chiffrait ses bénéfices. (A suivre.)